



CHAPITRE XII

Villages d'esclaves. — Une triste nouvelle. — Alerte ! — La chaîne de l'Ousagara. — Les épines.
— Le Mpwapwa. — En exploration. — Les dédales rocheux. — Le lac Ougombo. — Chasse
à l'hippopotame.

Au voyageur qui vient de franchir les marécageuses régions de la Makata ou les passes pénibles qui avoisinent le Vouami, la chaîne de l'Ousagara offre l'image d'un coin béni de l'Éden : la végétation y est riche, plantureuse, d'un vert bien franc, l'air y est doux et balsamique, et les eaux, drainées par la ligne des montagnes, apportent à ces pentes verdoyantes, à ces riants plateaux, leur tribut de fraîcheur et de fertilité.

Ces monts sont les plus importants de l'Afrique orientale ; toutefois si

leurs pics ambitieux atteignent 2,000 mètres d'altitude, la ligne de faite, mesurée à l'eau bouillante, n'en accuse guère plus de 1,700 au-dessus du niveau de la mer, ce qui leur assigne un rang peu élevé dans l'échelle orographique. Le sol, brusquement crevassé en maints endroits, laisse apparaître çà et là des dalles de schiste et de quartz argileux qui déchirent la maigre couche d'humus dont sont tapissées les roches ; aux versants des coteaux pendent des bois de mimosas clairsemés, sous lesquels on chemine à l'aise et dont le délicat feuillage laisse apercevoir des trouées d'azur.

Régnant en maître dans ces vastes solitudes, le gibier y pullule : à chaque détour de sentier on voit fuir effarouchés des troupeaux de zèbres, des girafes, des hardes de gnous, tandis que les terrains meubles révèlent le passage d'éléphants, de buffles, de rhinocéros, et qu'au sein des nuits tranquilles la voix imposante du lion gronde au loin.

Quant aux naturels des principaux districts de la chaîne côtière de l'Ousagara, les Vouarougourous, les Vouakouénis, les Vouadoés surtout, leur vie, hélas ! est bien peu enviable ; dans leurs villages pauvres, mal tenus, et quoique appartenant eux-mêmes à une race qui n'est pas sans beauté, ils vivent misérablement, sont lâches, ombrageux et fainéants : c'est qu'une triste expérience leur a appris qu'ils sont voués au joug de l'étranger, et, dans leur fatalisme absolu, incapables d'un sentiment de révolte, ils courbent la tête sous l'arrêt du destin. En effet, ces sites enchanteurs, ces gracieux et fertiles vallons, sont les principaux quartiers généraux de la traite des nègres dans l'Afrique orientale ; bon nombre de riches et puissants Arabes, de ceux-là qui suivirent à Zanzibar le sultan Saïd-Medjid à l'époque de la conquête, ont choisi ces lieux pour y établir le centre de leur commerce d'esclaves ; du jour surtout où l'abominable trafic fut prohibé sur la côte, ces retraites acquirent une importance considérable par leur excellente situation dans une sorte de carrefour où bifurquent les diverses routes vers les marchés du Nil et les points d'embarquement du Zanguebar. Ainsi se trouve audacieusement éludé ce traité solennel qui coûta tant d'or à l'Angleterre et à Saïd-Bargash tant de remords et d'affronts.

Sous le joug de l'oppression, sous la menace continuelle d'une affreuse servitude, les indigènes sont devenus souples, timides, abêtis ; n'ayant aucune amélioration à espérer de leurs efforts, ils ont contracté un invincible penchant à la paresse ; leur culture se borne à un petit lopin de terre dont ils retirent tout juste ce qui est nécessaire à leur subsistance, encore sont-ce les femmes qui vaquent aux travaux des champs pendant que les hommes croupissent dans l'oisiveté, se gorgent de pombé et fument du chanvre en attendant le jour où l'Arabe viendra les enchaîner.

Ils s'appellent eux-mêmes du triste nom de Vouachensis ; ils sont, en effet païens, et c'est le *mganga* ou sorcier qui dirige leur religion barbare. Ainsi ils n'admettent pas que la maladie, que la mort, puissent être naturelles : suivant eux, tout trépas, tout accident même, a pour cause quelque crime ou maléfice dont il importe de rechercher et de punir l'auteur.

Stanley dit à ce propos (1) que le *mganga*, accusé d'avoir jeté un mauvais sort, est alors condamné au bûcher. C'est une erreur : jamais dans ces villages le sorcier n'est inquiété ; c'est lui au contraire que la tribu ou la famille, victimes d'une calamité, chargent d'en découvrir les soi-disant auteurs pour les livrer aux flammes ; or, ces arrêts étant exécutoires sans appel, on comprend tout le pouvoir et tout l'arbitraire que ce *mganga* détient entre ses mains. Que si une personne est par lui désignée comme ayant causé la mort d'une autre, sans pitié, sans même vouloir l'entendre, on s'en empare pour la brûler vive au milieu des acclamations et des chants de triomphe de toute la tribu ; et quand il s'agit d'un personnage considérable, c'est toute une hécatombe qui venge son trépas ou le mal dont il est affligé.

J'aurai l'occasion d'insister davantage sur ces misérables populations, car, à mon retour, j'ai séjourné dans les villages de Guata, principaux centres du commerce clandestin des esclaves sur les rives de la Moukondokoua.

Au cours de l'étape qui suivit notre départ de Momboïa, nous croisâmes en plein bois une petite troupe de nègres qui s'en allaient vers la côte, leur voyant en main des chassepots français et craignant qu'ils n'eussent commis quelque méfait pour se les approprier, nous les arrêtâmes et nous leur fîmes subir un interrogatoire.

Une bien triste nouvelle nous fut alors révélée : l'abbé Debaize venait de succomber à Oudjidji au mois de décembre dernier, et ces nègres, débris de sa caravane, étaient expédiés à Zanzibar par M. Hoore, exécuteur testamentaire, pour porter au consul de France les papiers de l'infortuné voyageur.

Parti d'Europe quelques mois auparavant, l'abbé Debaize avait parcouru si heureusement la première partie de son voyage qu'il écrivait de Taborah : « Il me faut lire les mésaventures des explorateurs qui m'ont précédé pour croire qu'il y a des entraves et des dangers sur les routes de l'Afrique centrale. »

Hélas ! le noir continent lui réservait ses plus cruelles épreuves. Au delà de l'Ounyanyembé les revers fondirent sur lui acharnés, implacables :

1. H. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 191.

coup sur coup, ses porteurs désertèrent, sa santé s'ébranla, ses marchandises furent audacieusement pillées, à telles enseignes qu'un jour, ouvrant des ballots d'étoffes, il les trouva bourrés de feuilles sèches; enfin, malade, démoralisé, presque ruiné, il arriva à Karéma où Cambier le recueillit, lui donna sa propre chambre, le soigna, en un mot lui sauva la vie.

Lorsqu'il se crut rétabli, l'abbé Debaize repartit pour Oudjidji; mais outre les contrariétés de toutes sortes dont il y fut assailli, son état empira à tel point que tout espoir de guérison fut bientôt perdu; il reçut l'hospitalité chez les missionnaires anglais, et c'est entre les bras de l'un d'eux, M. Hoore, qu'il venait d'expirer.

Ce récit nous causa une douloureuse surprise: on fondait en France de sérieuses espérances sur l'expédition de l'abbé Debaize, et elles se trouvaient justifiées non seulement par l'énergie dont ce voyageur était doué, mais aussi par le consciencieux travail préparatoire auquel il s'était livré de longue date; de cela il ne reste aujourd'hui qu'un nom de plus à inscrire au nécrologe des victimes du noir continent.

Cette marche du 13 février nous conduisit à Kitangi où nous tombâmes tous malades pour nous être désaltérés dans un noullah situé à l'est de ce village: l'eau fortement saumâtre contenait une foule de débris de matières végétales dont l'effet se manifesta cruellement; nous en fûmes d'autant plus contrariés qu'au départ, le lendemain, nous découvrîmes à l'extrémité occidentale de cette maigre bourgade un petit bras de rivière où je conseille vivement aux caravanes qui passeront par Kitangi de puiser leur boisson à l'exclusion de tout autre endroit.

Nous étions en marche depuis une heure dans un étroit sentier qui se déroulait sur le flanc boisé de la montagne, quand soudain des coups de feu retentissent en tête de la colonne; en même temps, comme une flambée de poudre, un long cri de colère, de détresse et d'effroi sillonne la caravane.

Nous courons au tumulte.

« Maîtres, crie le kirangozi, ce sont ces chiens d'Arabes, ces vendeurs d'hommes, qui n'ont pas voulu nous laisser passer. »

Sans rien comprendre, nous regardâmes dans la direction qu'il indiquait, et derrière la broussaille nous vîmes s'agiter une masse confuse et briller des canons de fusils.

« Oui, continua notre guide, tout à l'heure nous nous sommes rencontrés avec ces gens qui se rendent à la côte; en pareil cas, si le sentier est trop étroit pour que deux hommes y puissent passer de front, la caravane descendante doit céder le pas à l'autre, c'est l'usage consacré; au lieu de

cela, les Arabes nous ont bousculés, nous avons tenu bon et, de part et d'autre, on a ouvert le feu. »

Ce langage reflétait un tel accent de vérité que, sur l'heure, nous ouvrîmes un palabre, sorte de conseil de guerre auquel furent seuls admis nos nyamparas et les chefs de la partie adverse; ceux-ci reconnurent immédiatement leurs torts dont ils rejetèrent toute la faute sur la maladresse de leur guide. Cette satisfaction n'étant pas jugée suffisante, nous exigeâmes, à titre de réparation, vingt schoukas d'étoffe mérikanî pour l'askari qui avait été blessé, et cinquante mesures de riz destinées à ceux de nos



NATURELS DE KITANGI.

hommes qui avaient été molestés. Les négriers — car c'en étaient — firent mine de refuser tout d'abord, puis ils marchandèrent; mais devant notre attitude ils finirent par s'exécuter, non sans grommeler quelque peu.

L'incident eut du bon : il fournit à nos gens la preuve qu'en toutes circonstances nous saurions défendre leurs droits à l'égal des nôtres, et, sans vouloir exagérer ce sentiment de leur part, j'ai la conviction que de leur confiance en l'Européen dépendent la fidélité, l'audace et la bravoure dont ils témoigneront aux heures du danger; car on ne doit pas oublier que pour ces déshérités le droit se confond absolument avec la force le courage avec le triomphe, la justice avec le succès.

Le type des naturels de Kitangi et de Roubého, où nous arrivons le 15

février, accuse une proche parenté avec les Vouagogos : les hommes ont l'air fier, l'aspect belliqueux, ils portent les cheveux tressés en chenilles et le lobe de leurs oreilles est affreusement mutilé ; ils se tatouent, et ne sortent jamais qu'armés en guerre. Les femmes aussi ont la physionomie plus ouverte, plus décidée que celle des négresses rencontrées jusqu'à présent ; une des caractéristiques de leur parure, c'est l'emploi désordonné du fil de laiton et de cuivre : elles s'en couvrent les bras depuis le poignet jusqu'au coude, et la jambe depuis la cheville jusqu'au mollet ; cet ornement, qui se compose d'une vingtaine d'anneaux, est très lourd et peu gracieux : on dirait d'un brassard emprunté à quelque armure du quatorzième siècle.

Succédant aux huttes classiques, apparaissent aussi les longs tembés autour desquels la terre est cultivée avec soin, où l'on voit même quelques têtes de bétail, car ces peuples guerriers sont en même temps pasteurs, ainsi que nous le constaterons plus loin dans l'Ougogo.

Toutefois cette physionomie de la route ne dure pas longtemps : au bout de deux étapes, la direction générale de la marche s'infléchit sensiblement au sud-ouest, où nous retrouvons des races absolument différentes de celles de ces Vouasagaras du nord.

C'est ainsi que nous arrivâmes à la rivière Mlale qui n'est, à cette époque de l'année, qu'une mince nappe d'eau sur un fin gravier, la masika qui sévissait derrière nous n'ayant point encore inondé ces parages. Sous nos pas, le sentier se déroule à travers un pays pittoresque et très giboyeux : ici de vastes étendues d'herbe grasse où se profile de distance en distance la silhouette de quelque gros baobab isolé ; plus loin des bois de mimosas et d'acacias horrida qui nous suscitent toutes sortes d'ennuis : les branchages épineux de ces arbustes font en se croisant, en s'enchevêtrant, une barrière armée de crampons qui harponnent coiffures et fardeaux.

Ces épines sont un véritable fléau pour les caravanes : on en rencontre de petites, aiguës et recourbées, qui ont la ténacité d'un hameçon et arrachent sans effort les plus gros emballages ; d'autres, longues d'un doigt, fines, droites, ligneuses, servent d'aiguilles aux indigènes ; il y en a aussi à double crochet, puis celles qui sont incurvées comme l'éperon d'un coq.

Nos vêtements, nos ballots reçurent de formidables accrocs, et notre épiderme, nos mains surtout, furent griffés jusqu'au sang ; les malheureux porteurs, pieds nus, avançaient là dedans comme sur des braises en feu, s'arrêtant à tout instant pour arracher de leur chair un de ces dards dont le sol est jonché. Je ne sais vraiment comment l'on aurait fait si l'un de nous, gravement malade, eût été réduit à se faire porter ; même à dos d'âne on ne pourrait traverser ces lacs meurtriers où il faut constam-

ment se tenir courbé et, tout en avançant, avoir soin d'écartier prudemment les lianes qui sans cela vous déchireraient cruellement.

En quittant Mlale, nous fîmes la rencontre d'une caravane descendante, forte d'un millier d'hommes qui transportaient de l'ivoire à la côte; ces défenses d'éléphants étaient pour la plupart splendides : quelques-unes formaient la charge de deux porteurs qui ployaient sous le faix; des guerriers armés de fusils, de lances, d'arcs et de flèches couvraient le flanc de la colonne que suivait une multitude de femmes, d'enfants, de bœufs, de chèvres et d'ânes vounyamouésis. C'était une expédition commerciale de Mirambo, et elle se rendait à Zanzibar pour y troquer ces défenses et une partie des noirs qui les portent contre des étoffes, des fusils et de la poudre que l'on ramènera à Thierra-Magazy.

Ce soir-là, le camp fut établi sur le versant de la colline qui domine l'étroite plaine de Toubougé dont les infortunés villages sont continuellement en butte aux attaques des Vouahombas, leurs remuants voisins du nord : les squelettes, les crânes, les ossements épars qui sillonnent la route témoignent des luttes sanglantes dont ces lieux sont le fréquent théâtre.

Enfin, le lendemain 8 février, après une étape fort pénible qui dura près de six heures, nous gagnâmes le Mpwapwa. Avant nous, aucune autre expédition, ayant pour objectif le lac Tanganika, n'avait en aussi peu de temps franchi la distance qui sépare la côte de ce district; Stanley dont, après la nôtre, la marche fut la plus rapide, consacra vingt-six jours à ce trajet que nous venions de faire en vingt-quatre; je ne pense pas, du reste, que dans les conditions ordinaires et avec une caravane nombreuse, fortement chargée, il soit possible d'aller plus vite; que si, au contraire, le voyage se borne tout simplement à gagner le Mpwapwa comme c'est le cas pour les missionnaires anglais, ou bien si l'on est en retour vers la côte, alors il est aisé de brûler encore plusieurs arrêts : en revenant, et bien que je fusse souffrant, j'ai fait cette route en quinze jours.

Le Mpwapwa est une des grandes haltes des caravanes qui vont au lac Tanganika; l'endroit est sain, bien cultivé, très peuplé, d'une altitude de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce nom ne s'applique pas seulement au village où est établie la Mission anglaise, mais bien à toute la série de hameaux qui s'éparpillent le long de la rivière, au pied du versant méridional de la dernière rangée des monts Ousagara, car c'est évidemment le prolongement de cette chaîne qui s'étend par là jusqu'à Tchouniou, et que domine l'Anak, l'important pic du Roubého.

Nous choisîmes pour lieu de campement une verte feuillée située un peu

en contre-bas, et nos tentes furent dressées sous la coupole d'un immense figuier qui répandait sur elles une ombre bienfaisante.

Notre intention était de demeurer plusieurs jours au Mpwapwa pour nous reposer et surtout pour combler les vides des dernières désertions ; on est toujours certain de rencontrer ici des Vounyamouésis porteurs, mais trop souvent, hélas ! les hommes ainsi recrutés ne sont autres que des fuyards d'une précédente caravane, faisant ainsi de la défection une véritable industrie, voire un métier.

C'est avec un très vif intérêt que nous visitâmes la Mission anglaise établie au Mpwapwa sous la direction du docteur Baxter ; les nouvelles constructions, bien qu'elles fussent inachevées, nous étonnèrent par leur hardiesse : charpentes, portes, fenêtres, planchers, plafonds, toutes les boiseries enfin sont amenées de Zanzibar au moyen de caravanes organisées à cette fin ; lorsque cette habitation sera terminée, elle sera réellement confortable pour la contrée où elle aura été bâtie.

Les essais de culture sont médiocres, la terre s'y prête mal, je suppose ; mais en revanche le docteur Baxter a donné tous ses soins à l'organisation d'un refuge attenant à la station, où peuvent venir s'abriter les esclaves en fuite, quels que soient leur sexe, leur âge ou leur patrie ; dès qu'ils ont franchi ce seuil, ils sont déclarés libres et se trouvent sous la sauvegarde du drapeau anglais ; ils travaillent alors en affranchis et, à condition de se conformer aux mœurs européennes, ils peuvent se marier, fonder des familles, en un mot vivre heureux et tranquilles. C'est là une idée des plus louables, à laquelle on ne peut qu'applaudir ; mais on verra plus loin combien son exécution est peu pratique, ou du moins on la regardera comme prématurée, à en juger par les graves inconvénients qu'elle engendrera dans l'état actuel de ces contrées.

Nous trouvâmes au Mpwapwa toutes sortes d'excellentes victuailles dont nous commençons à perdre jusqu'au souvenir : en dehors des jours fortunés où le fusil de Roger faisait merveille, nous avons vécu jusqu'à ce moment d'un peu de bouillie de sorgho et de quelques rares poulets étiques ; ici, en échange de notre coton blanc, nous achetions des œufs, du miel, du mouton, du bœuf, du beurre et, ce qui nous causa le plus de joie, du lait frais et bien pur ; ce furent de réels jours de liesse, nos santés se rétablirent à vue d'œil, nos forces revinrent, et ce séjour influa grandement sur l'heureuse traversée que nous fîmes plus tard de l'Ougogo.

Cependant au bout de vingt quatre heures de repos complet nous résolûmes, Roger et moi, de profiter de cette halte forcée pour pousser une exploration au lac d'Ougombo ; à cette fin, nous partîmes le 22 février de

grand matin, accompagnés de Mabrouki, d'Amessi et de cinq hommes d'escorte, car on nous avait signalé des bandes de Vouhahombas aux alentours; en effet, au moment de notre départ, une cinquantaine de ces mécréants s'étaient rués sur la contrée, avaient enlevé quatre-vingt-dix têtes de bétail, trente femmes, des provisions de toutes sortes, brûlé plusieurs habitations et massacré une dizaine d'indigènes qui s'opposaient à leurs méfaits; les razzias barbares de ces tribus nomades, appelées également Vouamassais, qui hantent les monts avoisinants, constituent un redoutable fléau pour les villages de Mpwapwa.

Nous partîmes de bonne heure et d'un pas rapide, car la distance que nous avons à franchir est de plus de vingt milles, et nous désirions vivement arriver au lac pour la couchée du soir; aussi, malgré son grand désir de fouiller les taillis et de battre la futaie, Roger se borna-t-il à tirer chemin faisant quelques poules de Guinée; il abattit aussi deux oiseaux très curieux que les indigènes appellent koukourou: leur queue, longue de huit pouces, est composée de huit plumes d'un bleu foncé métallique; sur leur tête se dresse une aigrette indigo, et les yeux ainsi que le cou sont entourés d'un duvet vert; les plumes primaires des ailes sont rouge pourpre, les secondaires gris ardoise comme celles du corps.

Le chemin que nous suivons et qui ne révèle aucune trace de sentier, se déroule d'abord à travers des bois d'acacias horrida auxquels succède une jungle épaisse que nous sommes forcés d'ouvrir à coups de hache; ces hautes herbes raides et tranchantes atteignent jusqu'à quatre mètres de hauteur et font à nos nègres de si atroces coupures qu'ils en poussent à chaque instant des cris de douleur; plus loin, c'est un inextricable fouillis de lianes rampantes qui se tordent, se dressent en tout sens, nous accrochent au passage et font sous nos pieds des chausse-trappes et des pièges à loups, puis nous traversons une longue plaine et un grand bois où nous cheminons pendant plus de deux heures.

Nous gagnons ainsi les éperons septentrionaux des monts Roubého dont l'ascension est réellement pénible et dangereuse: sur les pentes à angle droit se dressent ici des strates puissants, des nappes de roc poli, là de gigantesques euphorbes d'au moins dix mètres de haut, des mimosas, des gommiers épineux, sombres forêts perchées sur des rampes de granit.

Force nous est de saisir les moindres aspérités des roches, les troncs d'arbres, les ramées épineuses, et de nous y cramponner des mains et des pieds; un faux pas, c'est la mort: on roulerait dans un abîme insondable, au fond d'obscurs ravins hérissés de pics aigus, hantés par les fauves et par de monstrueux reptiles.

A mi-route, dégringolant une de ces côtes abruptes, nous arrivâmes à un cirque immense, vaste noullah desséché pour le moment mais qui, à l'époque des pluies, forme le lac Matamombo. Nous le traversâmes à pied-sec sur un terrain friable, crevassé, hideusement tourmenté, semblable à un lit de lave où les éléphants et les hippopotames ont de leur pied géant creusé des gouffres.

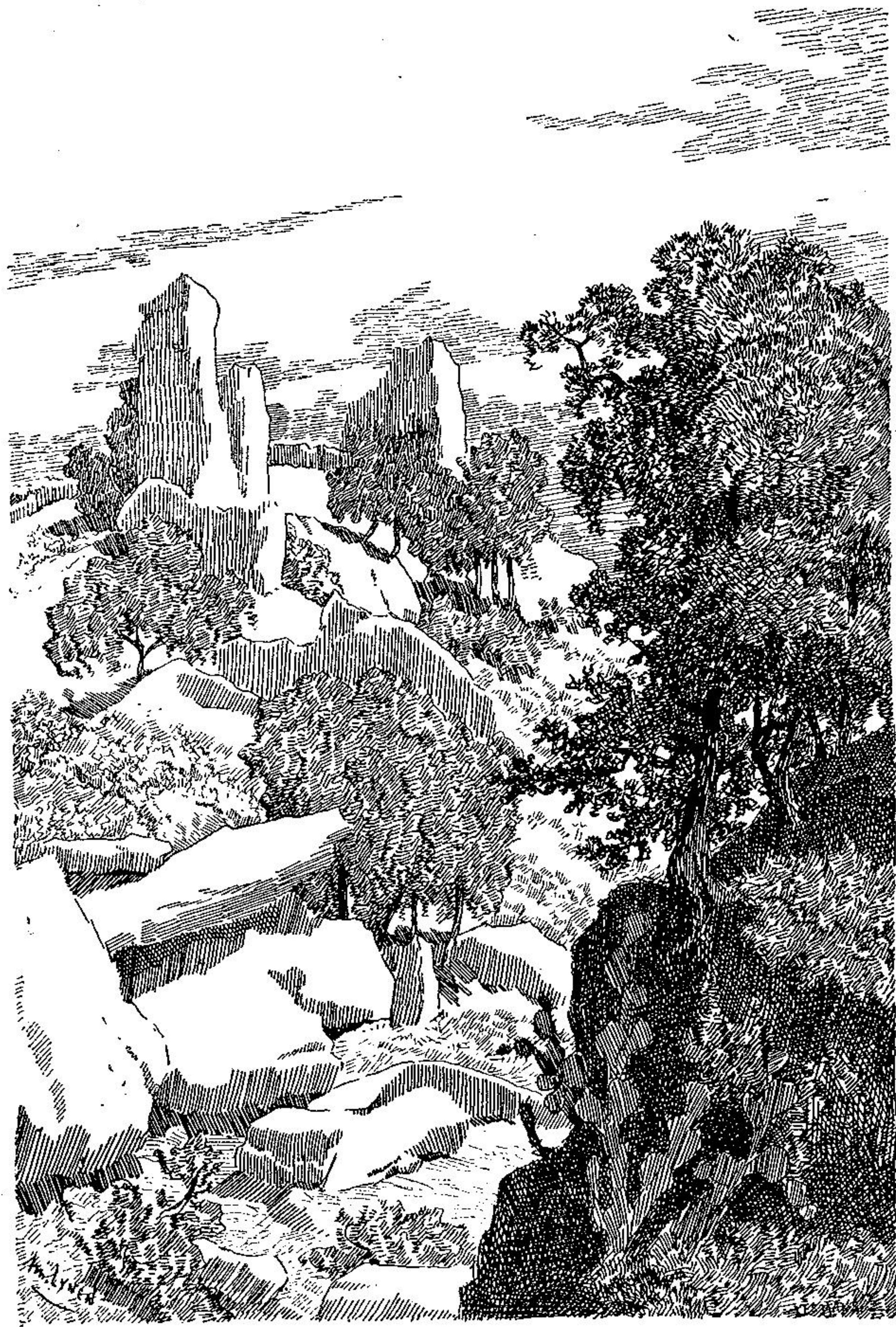
Nous entrons ensuite dans une déchirure de la montagne, étroit défilé qui fait rêver à la *Brèche de Roland* dans les Pyrénées, et nous recommençons à gravir d'énormes murailles à pic, des entassements de rapp, une série de terrasses à parois perpendiculaires, tout un monde de quartz, blocs et galets d'hématite, de diorite et de porphyre : il semble que de sa main brutale quelque Titan ait fouillé dans les flancs de ces rochers pour en éparpiller les entrailles. Aux alentours, pas un village, nulle trace d'être humain, rien que le sifflement des serpents et la voix rauque des fauves.

Au bout de onze heures de cette marche pénible, nous arrivons enfin en vue du lac Ougombo borné à l'ouest par une plaine immense, tandis qu'une chaîne de monts borde ses rives septentrionales comme une muraille vert sombre.

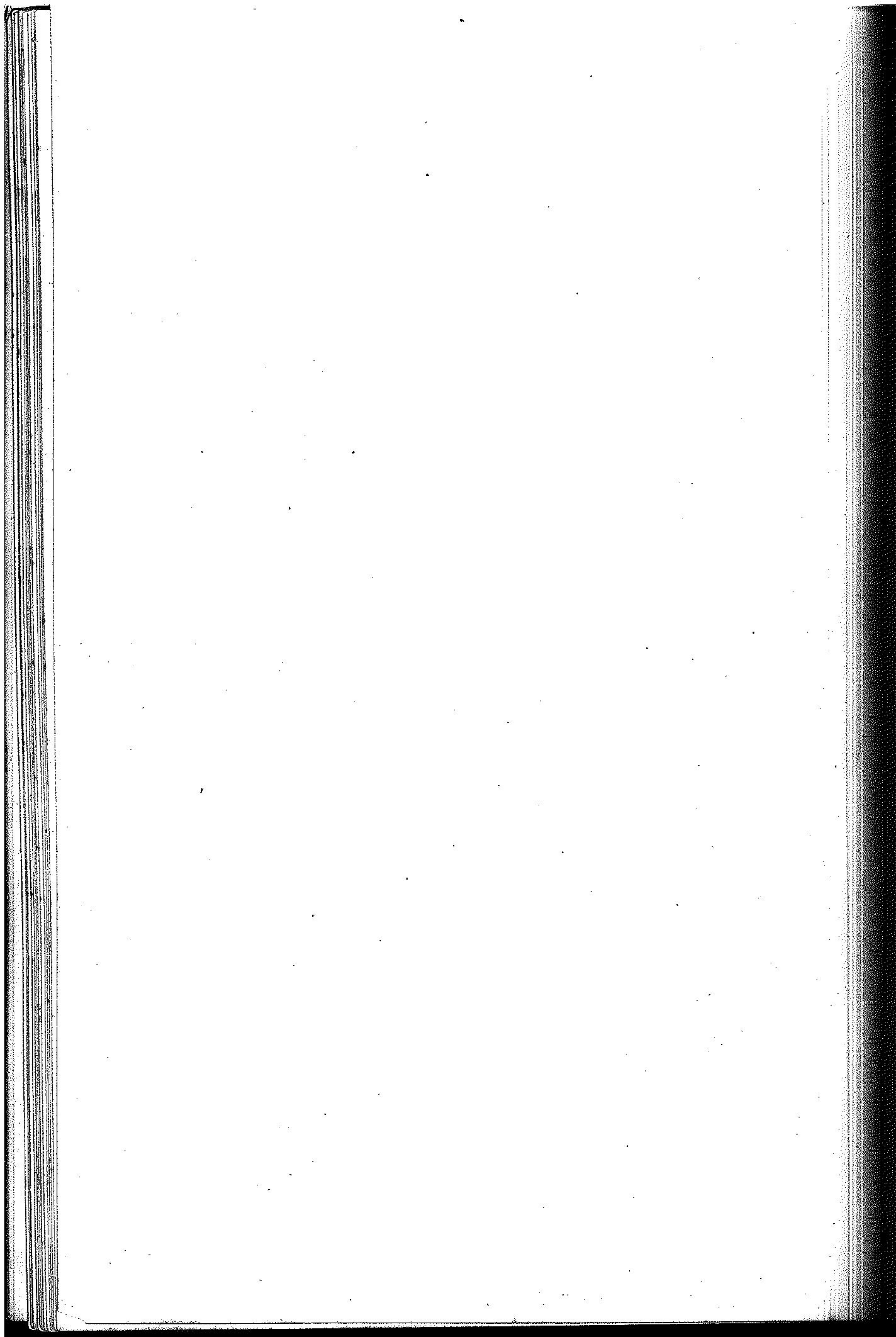
Il était 5 heures. Les eaux scintillaient aux feux du soleil couchant et leur nappes sereine se zébrait de raie sanglantes, tandis que la masse noirâtre du pic Ougombo se détachait menaçante sur l'azur empourpré ; là aussi aucun vestige d'habitation, pas une âme vivante sur ces bords, rien que la solitude, le calme, un silence de mort ; cette nature grandiose semblait marquée d'un sceau fatal · on eût dit d'un coin maudit sur lequel planait la menace, et la majesté du lieu ne parvenait pas à dissiper cette impression pénible.

Sans tarder, nous profitâmes des derniers instants du jour pour préparer la couchée, c'est-à-dire pour construire un kraal en feuillée derrière lequel nous pourrions, le cas échéant, nous défendre contre les animaux et contre les hommes. Affamés par cette longue route, nous nous mîmes aussi en devoir de rôtir une gigue d'antilope, *tragulus rupestris*, que j'avais abattue en arrivant sur ce plateau, et, de son côté, Roger arrangea en salmis les koukourou, ces espèces de faisans qu'il avait tirés au départ et dont nous trouvâmes le goût exquis. Malheureusement l'eau du lac Ougombo est nitreuse et son goût à tel point marécageux que, malgré notre soif, nous n'en voulûmes boire que de faibles gorgées, car nous savions par expérience combien sont funestes ces matières végétales qui croupissent au sein des ondes dormantes.

Sur ces entrefaites, la nuit étant venue, nous allâmes nous embusquer



LES DÉDALES ROCHEUX.



de l'autre côté de la plaine, à l'entrée des gorges boisées où se faisait entendre la grande voix du lion; mais, à part quelques hyènes et des chacals qu'attirait l'odeur du camp, nous ne vîmes aucun fauve; aussi, exténués et remettant au lendemain la chasse à l'hippopotame, nous rentrâmes bientôt dans notre kraal où, en l'absence de nos tentes, nous nous étendîmes en plein air, auprès des feux, pour goûter quelques heures d'un repos bien nécessaire après notre pénible marche du jour.

Avant l'aube, nous gagnâmes les marais plantés de joncs et de hautes herbes qui entourent les rives; le sol était à tel point raviné, que plusieurs fois nous faillîmes nous engloutir dans les fosses profondes creusées par le passage des hippopotames.

Le jour se leva, et, secouant leur manteau d'ombre, les monts, la nappe d'eau, le feuillage, la jungle, reprirent bientôt leurs formes et leur vie; la nature modulait ses premiers bégayements, dans les herbes des serpents noirs glissaient, tandis que sur nos têtes de grands oiseaux passaient en jetant des cris aigus.

Roger et moi nous étions à l'affût, œil et oreille au guet, quand tout à coup un reniflement sonore retentit, les roseaux gémirent écrasés, et nous vîmes s'avancer l'ombre massive, disgracieuse d'un hippopotame.

« Attention, dit Roger, feu! »

Un double éclair sillonna l'espace, et l'écho de nos détonations s'en alla rebondir dans la chaîne des monts où il s'éteignit en un long murmure; l'animal, après avoir poussé un grognement furieux, s'enfuit vers le lac et se plongea dans les eaux.

« C'est peine perdue, dis-je à Roger; l'eussions-nous même blessée à mort, la bête nous échappera toujours si nous ne changeons pas de système: pareille mésaventure m'est arrivée aux criques du Niger, et pourtant les hippopotames y foisonnent. »

Nous appelâmes alors nos nègres qui, flairant la grosse part qui leur reviendra de ce butin, nous aidèrent puissamment de leur expérience et de leur agilité, comme on va le voir.

Quant à nous, les pieds dans la vase, immobiles, muets, retenant notre souffle, nous continuâmes à épier le bruissement des herbes. Bientôt nous entendîmes un hennissement bruyant et dans les joncs parut un énorme hippopotame, plus gigantesque encore que le premier.

Lorsqu'il fut à portée :

« Une, deux, trois, » fit Roger à mi-voix.

Nos coups de feu partirent simultanément et le mastodonte, tournant sur lui-même, voulut fuir vers la rive, mais les clameurs de nos hommes

qui sautaient dans les jungles le firent dévier; il s'arrêta, bondit deux fois sur place et s'abattit lourdement en poussant un grondement plaintif.

Prompts comme l'éclair, les noirs se sont rués sur le monstre et, sans tarder, se mettent en devoir de lui scier la tête; ils font cela en prévision de la viande qui leur sera donnée, car parmi eux il est des musulmans rigides qui ne mangeraient point la chair d'un animal s'il n'a pas été saigné au moment de sa mort.

Nous les laissâmes à leur curée, et, le fusil sur l'épaule, Roger et moi nous errâmes longtemps encore au sein de ces immensités désertes, si attrayantes et si sauvages à la fois.

